

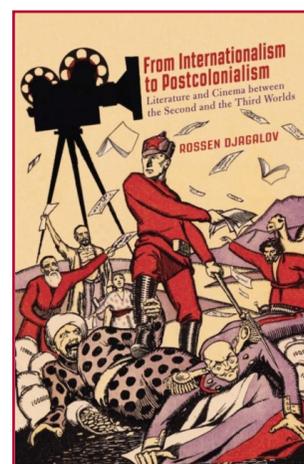
Rossen DJAGALOV, *From Internationalism to Postcolonialism: Literature and Cinema between the Second and the Third Worlds*. Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press, 2020, 328 p.

Noémie CADEAU

Étudiante en Master
École normale supérieure de Lyon (FR)
Noemie.Cadeau@ens-lyon.fr

Doi : 10.5077/journals/connexe.2022.e1027

From internationalism to Postcolonialism est un ouvrage consacré aux liens culturels et politiques entre l'Union soviétique et les espaces non-occidentaux entre le début des années 1920 et celui des années 1990. Le livre opte pour un large spectre temporel et géographique, qui s'intéresse à plusieurs champs disciplinaires, de la littérature au cinéma en passant par le documentaire. Il s'agit d'une somme inédite par son ampleur, qui transcende ainsi les sous-délimitations des area studies en s'intéressant aussi bien à tout le continent africain qu'à l'Amérique latine et à l'Asie, avec une attention particulière portée aux Républiques soviétiques d'Asie centrale. Comme le souligne Rossen Djagalov dans son introduction, ce sujet, à la croisée des études du monde russe et des études post-coloniales, est longtemps resté un point aveugle pour la recherche dans les deux champs académiques. Cet ouvrage s'adresse donc tant aux historiens qu'aux chercheurs en littérature comparée ou en études cinématographiques, qu'ils soient spécialistes des espaces soviétiques, africains, asiatiques ou sud-américains.



Afin de retracer l'histoire des solidarités entre le second et le troisième monde au cours du XX^e siècle, Rossen Djagalov définit dans son introduction trois phases temporelles qui fondent le déroulement chronologique des chapitres de l'ouvrage. La première est la « période Komintern », qui s'ouvre en 1919, à l'époque où la question coloniale devient le fondement de la politique étrangère de la nouvelle Union soviétique. Cette première phase prend fin dans le courant des années 1930, alors que les purges staliniennes et le péril fasciste en Europe à l'approche de la Seconde Guerre mondiale conduisent l'URSS à se désintéresser de l'agenda anticolonial. Cependant, à partir de 1955, tandis que les mouvements tiers-mondistes scellent leur acte de naissance à Bandung, l'Union soviétique va de nouveau porter son attention sur les pays nouvellement décolonisés ou en voie de décolonisation. Rossen Djagalov qualifie cette phase qui dure jusqu'au milieu des années 1980 de « *Cold War peak* », alors que la guerre froide culturelle fait rage et que le bloc de l'Est cherche à

s'imposer à l'étranger face au bloc de l'Ouest. Il s'agit aussi paradoxalement de l'époque où l'URSS va perdre son monopole de leader anti-impérialiste, bientôt concurrencée par les révolutions chinoises, indiennes et cubaines, ainsi que par de multiples internationalismes (panafricanisme, panarabisme, ...) qui fleurissent dans une géographie mondiale en cours de recomposition. Cette époque d'échanges culturels intenses s'essouffle avec la perestroïka, ouvrant une troisième phase qui perdure jusqu'à l'effondrement du bloc soviétique. La fermeture de toutes les associations, l'arrêt des congrès, des festivals et de la publication des périodiques qui faisaient vivre ces solidarités transcontinentales marquent la fin de cette longue histoire des solidarités entre l'Union soviétique et les espaces non-occidentaux.

Le premier chapitre de l'ouvrage, intitulé « Entering the Soviet Literary Orbit, Early 1920s-Mid-1950s », remonte donc aux sources de ces engagements anticolonialistes depuis le congrès des peuples de l'Orient qui s'est tenu à Bakou en 1920. Il est aussi fait référence à l'importance cruciale du congrès de la Ligue contre l'impérialisme et l'oppression coloniale, qui s'est tenu à Bruxelles en 1927, où se sont notamment rencontrés Nehru, Ho Chi Minh et Messali Hadj, sous l'égide de l'Internationale communiste. Rossen Djagalov s'intéresse ensuite à la réception de la littérature soviétique dans les espaces (post)coloniaux, plus particulièrement en Asie de l'Est, dans le monde arabe et en Afrique subsaharienne. Le cœur du chapitre est ensuite consacré à l'Université communiste des travailleurs d'Orient (KUTV) inaugurée à Moscou en 1921. Des personnalités littéraires aussi illustres que le poète turc Nâzim Hikmet, le poète chinois Emi Siao, et l'écrivain palestinien Najati Sidqi ont fréquenté ses bancs, sans oublier bon nombre de futurs leaders communistes comme Ho Chi Minh, Deng Xiaping, Harry Haywood, ainsi que Nikos Zachariadis. Les futures élites politiques des Républiques d'Asie centrale étaient aussi formées à la KUTV, tout comme plusieurs écrivains nationaux, tels que Ata Kaušutov, fondateur de la littérature turkmène moderne, ainsi que Moldogazy Tokobaev et Kasymaly Bajalinov pour la littérature kirghize. Après avoir étudié en détail le fonctionnement de l'université et son rôle dans la formation des futurs médiateurs entre le deuxième et le troisième monde, Djagalov s'intéresse à « la République soviétique des lettres » (Casanova 2008) durant l'entre-deux guerres. Il retrace notamment les conférences de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires (MORP), ainsi que les congrès de l'Association des écrivains pour la défense de la culture, en revenant sur le congrès de Paris en 1935, où Louis Aragon, Ernest Hemingway, Il'ja Erenburg et Mulk Raj Anand s'étaient réunis sur le front commun de l'antifascisme.

Le second chapitre, intitulé « The Afro-Asian Writers Association (1958–1991) and Its Literary Field », revient de façon exhaustive sur l'histoire du mouvement afro-asiatique, à travers son association littéraire – l'Association des écrivains afro-asiatiques – formée à Delhi en 1956 et qui, contrairement aux mouvements non-alignés, revendiquait son affiliation avec le bloc soviétique. Le véritable acte de naissance de cette association est la première Conférence des écrivains afro-asiatiques, qui se déroula à Tachkent en octobre

1958. La capitale ouzbègue servait alors de vitrine tiers-mondiste à l'URSS, qui pouvait ainsi promouvoir la réussite de son modèle de modernisation et de décolonisation, ainsi que la compatibilité entre l'islam et le socialisme. Dans cette dynamique, les écrivains et intellectuels d'Asie centrale étaient aux avant-postes dans ces rencontres, se plaçant en médiateurs entre le second et le troisième monde.

En s'appuyant sur la terminologie bourdieusienne, Rossen Djagalov souligne que l'Association des écrivains afro-asiatiques est un champ littéraire, reposant sur quatre piliers :

1. les grandes conférences, qui se tenaient au Caire, à Delhi ou encore Alma-Ata ;
2. le Bureau permanent des écrivains afro-asiatiques, qui après avoir résidé au Caire jusqu'en 1978, déménagea à Beyrouth, puis à Tunis ;
3. la revue Lotus, éditée en trois langues ;
4. le Prix Lotus, décerné à des écrivains qui constituent aujourd'hui le canon post-colonial, comme Mahmoud Darwich (Palestine), Chinua Achebe (Nigéria), Faiz Ahmed Faiz (Pakistan), mais aussi à des écrivains soviétiques comme Čingiz Ajtmatov ou Rasul Gamzatov.

Enfin, ce second chapitre s'achève sur l'étude de la diffusion et de la réception des littératures afro-asiatiques en URSS.

Le troisième chapitre s'intéresse davantage à la dimension littéraire de ces échanges culturels, en constituant un corpus de « *Solidarity narratives* »¹ (Anderson 1991) afin d'évaluer la dimension internationaliste de certaines oeuvres tiers-mondistes. Le premier motif exploré est celui de la solidarité internationale et le topos de l'utopie étrangère, à travers les oeuvres de Ngugi wa Thiongo, Mulk Raj Anand, Nâzım Hikmet, Pablo Neruda et Sembène Ousmane. Puis, le motif de la « chaîne d'approvisionnement » dans les fictions d'Amérique latine est étudié, avant que ne soit mentionné de façon plus approfondie le motif de la « ligne de chemin de fer » dans *Paysages Humains de mon pays* de Nâzım Hikmet (1966–1967), *Les petits bouts de bois de Dieu* de Sembène Ousmane (1960), et *Une journée plus longue qu'un siècle* de Čingiz Ajtmatov (1980).

Le quatrième volet de l'ouvrage, intitulé « The Tashkent Film Festival (1968–1988) as a Contact Zone », se consacre aux solidarités afro-asiatiques dans le milieu du cinéma, même si, comme le souligne Rossen Djagalov, la bureaucratie soviétique a eu bien plus de difficultés à structurer le champ cinématographique que le champ littéraire. Cela est notamment dû à la quasi-inexistence de structures et d'institutions cinématographiques dans l'entre-deux guerres ainsi qu'aux logiques de rentabilité capitalistes qui structurent le monde du cinéma. Malgré tout, l'Institut supérieur cinématographique d'État (VGIK) a formé des réalisateurs majeurs comme Sembène Ousmane (Sénégal), Souleymane Cissé (Mali), Abderrahmane Sissako (Mauritanie) ou Sergio Olhovitch (Mexique).

Le coeur du chapitre est consacré au Festival international du Film de Tachkent, replacé dans la constellation des festivals tiers-mondistes de l'époque. La spécificité du festival tenait dans le fait qu'il n'était pas compétitif et affirmait une certaine ambition politique, comme en témoigne l'organisation de séminaires sur le rôle de l'art dans la lutte pour la paix ou le progrès social. Encore une fois, les cinéastes d'Asie centrale étaient sur-représentés et donnaient l'exemple aux réalisateurs afro-asiatiques. Enfin, la dernière partie du chapitre se consacre à la réception des oeuvres cinématographiques afro-asiatiques en URSS, en prenant pour cas d'étude la diffusion contrastée du mélodrame indien *Mamta* (1966) d'Asit Sen et de la satire politique du Sénégal postcolonial offerte par Sembène Ousmane dans *Le mandat* (1968). Le chapitre s'achève sur le déclin du Festival de Tachkent, à l'aune de la perestroïka.

Enfin, le dernier chapitre, qui porte le titre de « "Brothers !" : Solidarity Documentary Film », interroge la définition d'un cinéma tiers-mondiste, en s'appuyant sur les travaux de Thomas Waugh (2009) qui a défini le concept de « Solidarity film ». Rossen Djagalov évoque dans un premier temps les documentaires soviétiques des années 1920, notamment ceux de Dziga Vertov, qui font naître d'après lui deux sous-genres de documentaires : « le socialisme en cours de construction » chez Sergej Jutkevič et « la lutte armée » chez Jakov Blioh. Puis il évoque les destins parallèles de Roman Karmen et Joris Ivens, en proposant une étude comparative de leurs documentaires respectifs sur la guerre d'Espagne, la lutte du parti communiste en Chine et la guerre du Vietnam. Enfin, la dernière section du chapitre est dédiée aux documentaires sur l'Amérique latine, notamment à travers l'oeuvre de Chris Marker et l'héritage de sa production chez le réalisateur chilien Patricio Guzman. Le documentaire de Roman Karmen sur l'Amérique latine, *Le continent en feu* (1972), est aussi étudié en détail.

L'épilogue de l'ouvrage retrace l'effondrement de ces solidarités transcontinentales et leur paradoxal effacement de la mémoire collective malgré leur ampleur et leur durée. Ces solidarités culturelles ont aujourd'hui été remplacées par les impératifs géopolitiques de la Russie contemporaine. Non sans une certaine amertume, l'auteur déplore le tarissement de l'expertise académique sur le *Global South* dans l'espace postsoviétique, ainsi que la disparition dans la culture populaire de films et de livres venus d'espaces non-occidentaux. Les dernières pages de l'ouvrage ouvrent des questionnements stimulants sur l'effacement de l'anticolonialisme soviétique des études postcoloniales. Pour combler ce manque, Rossen Djagalov parvient à historiciser l'espace de transition épistémologique de l'internationalisme au postcolonialisme, en affirmant que les études postcoloniales sont en partie tributaires du projet émancipateur qui avait été porté par l'Union soviétique à l'égard des espaces non-occidentaux.

La force de l'ouvrage repose sur le large spectre temporel et géographique adopté, mais cette amplitude dilue la démonstration ou la fait manquer de précision par endroits. En effet, certains événements historiques ne sont pas remis en contexte ou sont évoqués

très sommairement, comme le conflit sino-soviétique ou le conflit israélo-palestinien, alors qu'ils ont été des points de bascule déterminants dans les relations entre l'URSS et les espaces non-occidentaux. Cet effet de survol peut décevoir les historiens mais aussi les littéraires, car les analyses textuelles manquent en contrepartie de substance. En effet, l'histoire culturelle prend le pas sur une véritable étude comparatiste des textes évoqués. Enfin, si *From internationalism to Postcolonialism* constitue une bonne entrée en matière, pour une plus fine connaissance des relations culturelles entre l'URSS et l'Afrique subsaharienne, l'Amérique latine, ou les mondes turcs, arabes, chinois et indiens, des sources complémentaires doivent être convoquées. L'ouvrage de Rossen Djagalov a ainsi le mérite d'ouvrir bien des pistes pour la recherche future dans le domaine de l'internationalisme littéraire.

Note

- 1 Cette expression est tirée de l'ouvrage de Benedict Anderson (1991) qui étudie de façon comparative les motifs et narrations de solidarité internationale.

Références bibliographiques

Anderson, Benedict. 1991. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. New York: Verso.

Casanova, Pascale. 2008. *La République mondiale des lettres*. Paris : Points, Coll. 'Points Essais'.

Waugh, Thomas. 2009. « *The 400 Million* » (1938) and the solidarity film « Halfway between Hollywood and Newsreel ». *Studies in Documentary Film* 3(1) : 7-17.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

